

La culture comme...?

Yvan Leanza

Volume 4, numéro 1, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1077477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Alterstice

ISSN

1923-919X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Leanza, Y. (2014). La culture comme...? *Alterstice*, 4(1), 1–2.
<https://doi.org/10.7202/1077477ar>

© Yvan Leanza, 2014



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



ÉDITORIAL

La culture comme...?Yvan Leanza ¹

Dans mon dernier éditorial, je remettais en question la métaphore de l'iceberg employée dans les formations interculturelles. Cela a suscité quelques réactions positives, mais aussi une question : quelle métaphore employer pour ne pas tomber dans le piège de la réification et de la crainte de l'autre? Il y en a probablement plusieurs, peut-être presque autant que les innombrables définitions du concept de culture, et ces métaphores pourraient être combinées pour faire passer le sens souhaité.

Je vous en propose une, issue de mon expérience de travail avec des collègues non seulement différents de moi en termes d'ancrages socioculturels, mais aussi en termes d'ancrages épistémologiques et disciplinaires. Souhaitant construire un projet de recherche comparatif entre le Québec et l'Argentine qui prenne la culture au sérieux, ces collègues ont fait appel à mon expertise en psychologie interculturelle. Il s'agissait dans un premier temps de définir un cadre conceptuel commun autour de la problématique qui nous rassemblait (qui est de peu d'importance ici). Un de ces concepts était évidemment la culture. Je me suis donc retrouvé dans la position des formateurs en intervention interculturelle : comment faire comprendre la culture et ce qu'elle implique pour nos comportements à des personnes motivées pour en savoir plus, mais très ancrées dans leurs univers nationaux et disciplinaires (j'oserais le terme ethnocentrées)?

Dans nos discussions annexes au projet de recherche, alors que nous étions en séance de travail intensif à Buenos Aires, un thème revenait sans cesse, parce qu'emblématique de l'Argentine, le tango. Étonnement, c'est une collègue québécoise qui en savait plus sur le tango que nos collègues argentins. Passionnée, elle connaissait les *milongas* (lieux où l'on danse le tango) les plus authentiques, les codes non verbaux nécessaires aux choix des partenaires de danse, les codes vestimentaires et les boutiques où se fournir, etc. Nos collègues argentins avaient, eux, une aversion pour le tango, considérant cette danse, les lieux où elle se pratique et les comportements qu'elle entraîne comme peu civilisés. Historiquement, le tango est en effet né dans les bas quartiers de Buenos Aires. D'abord musique métissée inspirée des musiques d'Afrique (les esclaves noirs d'Argentine) et d'Europe, elle devient danse au début du XIX^e siècle. Pour beaucoup en Argentine, elle reste associée aux bordels, à la provocation et à la séduction crue, ainsi qu'à la misère. Elle est aussi reliée à l'esclavage et au métissage, dans une société qui a fait grand cas de l'origine européenne de sa classe dominante, jusqu'à exterminer les peuples autochtones de son territoire. C'est la métaphore que j'ai choisie pour leur parler de la culture...

Le tango est né en terre argentine, mais il est né de nombreuses et complexes relations entre Africains, Européens et (Autochtones) Sud-américains. Les cultures définissent certes les frontières des groupes, mais elles sont aussi métissées à l'origine : sans contact avec la différence, pas de constructions d'identité et de sens. Le tango est une musique et une danse, mais il y a de nombreux codes à maîtriser en dehors de la musique et de la danse (comportements non verbaux en *milonga*, connaissance des lieux, des vêtements, etc.). La culture ne se réduit pas à un style de musique ou à une danse folklorique, elle infuse dans tous nos comportements et représentations, dans notre rapport au monde et aux autres. Le tango est un mouvement, rien de figé *a priori* : bien que les pas

soient limités, les combinaisons sont infinies. Bien que les symboles à disposition soient limités, la culture est un réservoir de sens infini. Dans ce cadre, elle est en perpétuel effort de reconstruction, en mouvement pour donner sens aux réalités humaines mouvantes. Certains Argentins eux-mêmes récusent le tango, même s'il est constitutif de l'Argentine contemporaine et de son histoire. Chacun est en mesure de prendre un peu de recul par rapport à sa propre culture, ou plutôt ses propres cultures, d'en adopter certains usages et d'en dénigrer, critiquer ou transformer d'autres. Le tango, aujourd'hui, c'est des millions d'adeptes à travers le monde. L'Argentine n'a plus le monopole : le tango se crée, s'enseigne, et se donne en spectacle partout. Les éléments fournis par la culture à un moment donné sont transmis même en dehors des « groupes d'origine » et entraînent des interprétations nouvelles, certaines devenant des « vérités », d'autres tombant en obsolescence. La culture c'est comme le tango, ça bouge, c'est difficile à saisir et cela suscite diverses émotions...

J'ai le grand plaisir d'annoncer ici que le premier prix ARIC de la meilleure thèse en recherche interculturelle a été remis lors du congrès de l'association à Rabat (Maroc) en décembre 2013, à M^{me} Malika Mansouri pour sa thèse en psychologie clinique intitulée *Révoltes intimes et collectives. Les adolescents français descendants d'ex-colonisés algériens dans les « émeutes de 2005 »*, effectuée sous la codirection des professeures Marie-Rose Moro (Université de Paris Descartes) et Gésine Sturm (Université Toulouse-Mirail) et soutenue en novembre 2011. Se situant dans le champ des transmissions, cette thèse interroge l'empreinte des violences de l'histoire coloniale et postcoloniale, en tentant d'évaluer les effets subjectifs et les conséquences psychiques de cette histoire chez les descendants, qu'ils aient participé ou non aux émeutes de 2005. Cette recherche en psychologie est aussi éminemment politique, s'impliquant dans les débats contemporains sur des problèmes réels du « vivre ensemble », dans un contexte d'interculturalité. Elle a été publiée en 2013 aux Presses universitaires de France sous le titre : *Révoltes post-coloniales au cœur de l'Hexagone : voix adolescentes*. Le comité de direction de la revue transmet ses sincères félicitations à la lauréate!

Ce numéro d'Alterstice est entièrement composé de textes soumis spontanément à la revue. C'est une première et c'est probablement le signe que la revue fait écho auprès des personnes impliquées dans la recherche interculturelle. Il faut dire que les statistiques de fréquentation du site et de téléchargement sont à la hausse en continu. Je tiens donc à remercier les auteurs qui font confiance à ce projet en soumettant leurs articles, mais également aux lecteurs qui surfent sur les pages de la revue.

Bonne lecture!

Rattachement de l'auteur

¹ Université Laval, Québec (Québec), Canada

Correspondance

alterstice@gmail.com

Pour citer cet article

Leanza, Y. (2014). La culture comme...? [Éditorial]. *Alterstice*, 4(1), 1-2.